

LUCIEN FEBVRE, INTRODUCTION
A « L'UTOPIE RÉALISÉE :
THOMAS MORE AU MEXIQUE » (1948)

Les *Annales* sont heureuses de publier ces quelques pages d'un des plus éminents historiens de l'Amérique latine, Silvio Zavala, qui prend à la vie intellectuelle de son pays une part considérable, en présidant à de nombreuses activités d'enseignement et de publication, et en dirigeant à Mexico, au Palais de Chapultepec, cet admirable musée d'histoire mexicaine, qui n'est pas seulement un magnifique conservatoire du passé, mais un des centres vivants où s'élabore la forte personnalité d'une grande nation moderne. Silvio Zavala attire notre attention, aujourd'hui, sur une des manifestations les plus émouvantes de l'humanisme espagnol au temps de la Renaissance.

Déjà par le beau livre de Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, nous pouvions entrevoir la fortune en Nouvelle-Espagne de l'auteur de *l'Enchiridion*. Voici que Silvio Zavala nous révèle un curieux épisode de ce grand transfert de civilisation qui s'est opéré, du fait de la conquête cortésienne, dans ces terres lointaines et hier encore inconnues des Européens. *L'Utopie* de More, simple fantaisie de latiniste érudit ? Eh non. De même qu'au XIXe siècle des Fourieristes ont gagné le Texas pour y réaliser l'Utopie de leur maître, de même, au XVIe, d'intrépides Moristes se sont transportés dans le Michoacan, en plein pays tarasque, pour y faire vivre leurs rêves du progrès. Car, si le Mexique d'aujourd'hui ignore tout préjugé de couleur et de race ; s'il n'y a d'autres différences entre les hommes qui l'habitent que celles de l'instruction et de la fortune ; si rien ne s'oppose à ce qu'un descendant d'Indiens, s'il s'en montre capable, occupe les plus hauts postes de la République, c'est à des hommes comme Don Vasco de Quiroga que les Mexicains doivent en rapporter le mérite. Et que nous-mêmes nous le devons, en tant que citoyens de la grande patrie humaine.

On ne l'oublie pas, au Mexique. Le 6 novembre dernier, dans la magnifique cathédrale de Patzcuaro, élevée par les soins de Don Vasco, présentait à une délégation de l'U.N.E.S.C.O. les ossements du fervent admirateur de Thomas More. Par leur présence, par l'intensité du désir qu'ils manifestaient de voir, de vénérer les restes du pieux évêque, ces Indiens et ces Indiennes aux yeux brillants redisaient la simple grandeur de ces latinisants, en qui nous nous obstinons à ne voir que des scholars : mais ils étaient des hommes, et donc nous pouvons toujours recevoir les fortes et fraternelles leçons d'humanité.

L'UTOPIE RÉALISÉE:
THOMAS MORE AU MEXIQUE*

* Este estudio apareció en la revista *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*, 3er. Año, 1 (París, enero-marzo, 1948), 1-8.

L'*Utopie* de More en Nouvelle-Espagne : voilà de quoi ramener notre attention sur la Renaissance européenne –et qui, plutôt qu'à rappeler l'inclination des hommes de ce temps pour les valeurs littéraires et artistiques de l'Antiquité, nous incite à noter leur attitude au moment où ils incorporent ces valeurs à l'Antiquité, nous incite à noter leur attitude au moment où ils incorporent ces valeurs à leur vie. Il tombe sous les sens que, dans un milieu si éloigné et si différent du monde antique, on ne pouvait faire revivre purement et simplement celui-ci; il arrivait bien plutôt que le retour à l'Antiquité se transformât en expression des besoins intimes de l'homme moderne. Souvenons-nous qu'à Florence, pendant la seconde moitié du XVe siècle, on admet que la philosophie platonicienne est le plus bel épanouissement de la pensée antique. Et que Marsilio Ficino, qui fit l'éducation de Laurent de Médicis, peut dire que, sans Platon, il n'était facile d'être ni un bon chrétien ni un bon citoyen.

Or, aux noms italiens de Pico della Mirandola et de Lorenzo Valla répondent, non sans accent particulier, les noms de Guillaume Budé, d'Érasme, de Pierre Gilles, de John Colet, de Thomas More, etc... Dont certains soulignent que, dans la *République* de Platon, l'harmonie générale l'emporte sur l'égoïsme individuel et associe cet héritage de la pensée classique à leur ardent désir de restaurer le christianisme simple et généreux des premiers siècles.

La contribution de l'Espagne à cette Renaissance n'est pas négligeable. Non seulement l'inspiration platonicienne se reconnaît, comme on sait, chez les mystiques espagnols, mais Menéndez y Pelayo observe que déjà les théologiens et les philosophes scolastiques en révèlent des traces; il ne laisse pas d'avouer du reste que l'autorité d'Aristote et la méthode et les tendances péripatéticiennes prévalent toujours dans l'École. En tout cas, les œuvres et les personnes de Luis Vives, d'Alonso et Juan de Valdés représentent de vigoureuses réponses espagnoles à l'inquiétude de l'humanisme européen. Et n'oublions pas l'influence exercée par Érasme sur l'intellectualité religieuse et laïque de l'Espagne au XVIe siècle et sur celle de l'Amérique, surtout à Saint-Domingue et dans l'entourage de l'évêque de Mexico, Fray Juan de Zumárraga.

Quand Américo Castro étudie la culture de Cervantes, il met en valeur «cette ferveur mystique des humanistes qui rêvaient à un monde qui se suffirait à lui-même, lavé des fards dont le temps, l'erreur et les passions l'avaient recouvert : un monde lisse et brillant, comme au moment où il sortait du divin moule de la nature». Cette aspiration allait, d'une part, vers un passé chimérique, celui de l'Âge d'Or ou de Saturne, thème antique adopté par la Renaissance; elle tendait, de l'autre, à l'idéalisation du temps présent, à l'exaltation tout à la fois de l'enfance et de ses jeux; du peuple, de ses chants et de ses proverbes; du sauvage, non encore corrompu par la civilisation et de la vie champêtre opposée à la vie de Cour.

Résultat politique de cet état d'esprit : les utopies de la Renaissance. Thomas More donne à la sienne cet audacieux portique : «Qu'arriverait-il [74] si je proposais un gouvernement semblable à celui que définit Platon dans son livre *De Republica*, au comme celui que l'on cultive en Utopie, si différent du nôtre qui est basé sur le droit à la propriété?» Et Campanella n'exige pas moins, quand il trace la plan idéal de la Ville du Soleil, où toutes choses sont communes.

Or, n'oublions pas que la découverte de l'Amérique coïncide avec cette intense agitation de la pensée européenne. Un immense continent, plein de mystères naturels, peuplé par des hommes de civilisations étrangères à l'Occident, devait éveiller l'imagination des utopistes. Un hasard de la géographie leur procurait une chance de donner corps à leurs rêves insatisfaits du passé chimérique de l'Âge d'Or et de ses adaptations conventionnelles au milieu usé et raffiné de l'Europe.

La vision humaniste de l'Amérique constitue encore un vaste champ de recherches.

More lit les descriptions d'Amerigo Vespucci, et, dans son Utopie, il admire les surprenantes découvertes des conquérants. L'humaniste espagnol Juan Maldonado, en 1532, par une nuit d'automne, se laisse aller à ses rêves de haut d'une tour des remparts de Burgos, et entrevoit l'Amérique que l'on vient de convertir. Les bons sauvages ont acquis en dix ans la foi orthodoxe la plus pure : c'est qu'ils y étaient merveilleusement préparés par une existence paradisiaque, comblée par la Nature, exempte de fausseté et d'hypocrisie. Peu lui importe qu'au cours de leurs cérémonies les Indiens ne satisfassent pas rigoureusement à toutes les exigences du rite chrétien. Les Espagnols leur enseigneront l'indispensable; en attendant, qu'ils conservent, intacts, la simplicité et la pureté de leurs cœurs.

Vasco de Quiroga, au Mexique, adopte la même attitude spirituelle quand, en 1535, il donne cette définition simple et heureuse : «Ce n'est pas motifs, c'est pour bien des causes et des raisons que [le Nouveau Continent] se nomme Nouveau Monde. Parce qu'on vient de le découvrir, non point ; mais parce qu'il est, en ses habitants, et en tout, ou presque tel que fut celui des Commencements –celui de l'Age d'Or...» Et ce lecteur fervent de More devait réclamer l'application en Nouvelle-Espagne du régime utopien, pour «ordonner» la vie des Indiens : il se situait ainsi dans une étonnante atmosphère politique où le monde des idées se confondait avec la réalité.

Il est regrettable que nous ignorions tout de l'éducation que reçut Vasco de Quiroga, quand nous abordons son histoire spirituelle. Ses biographes, anciens ou modernes, n'ont su nous dire quelle Université il fréquenta, quels furent ses maîtres et comment il épura son goût par la lecture. Aux termes d'un document récemment publié, il fut licencié en droit canon, non en théologie. Où puisa-t-il ses inquiétudes humanistes? En Espagne, sous l'influence des diplômés d'Alcala de Henares, qui jouissaient d'une certaine influence à la Cour de Charles Quint? Ou bien au Mexique, dans l'intimité de l'évêque Zumárraga, qu'une plume compétente déclare érasmien? Qui protégeait Quiroga en Espagne, qui lui ouvrit la voie des importantes charges séculières et ecclésiastiques qu'il remplit? Points d'interrogations. Laissons-les sans réponse, et prenons l'homme au [75] moment où il est possible de reconstituer ses traits personnels et idéologiques, avant de le suivre jusqu'aux derniers scintillements de sa passion humaniste.

On sait que Quiroga passa en Nouvelle-Espagne avec les juristes choisis pour y former la Deuxième Audience. Elle comprenait avec lui les licenciés Salmerón, Maldonado et Ceynos et, plus tard, en qualité de président, ce savant lettré Sebastián Ramírez de Fuenleal. Certains écrivains mal documentés ont cru que Quiroga fut un missionnaire : terme impropre, il désigne les membres des ordres religieux qui venaient évangéliser, mais ne saurait s'appliquer à qui exerçait des fonctions d'auditeur et reçut plus tard la mitre de Michoacán, dignité appartenante au clergé séculier et non point régulier. Ce n'est point à dire que Quiroga n'ait eu un tempérament religieux et charitable, ni qu'ait manqué à son activité le caractère apostolique; mais cela ne nous autorise point à confondre les concepts et les catégories Motolinía, Gante, Betanzos et autres forment le groupe bien défini des missionnaires ; personne, au XVIe siècle, ne les aurait confondus avec Quiroga, lettré en évêque.

Quand les auditeurs arrivèrent au Mexique, un dur labeur les attendait. Le pays se ressentait encore des effets immédiats de la conquête, réalisée une décade plus tôt. Entre éléments espagnols et indigènes se révélaient bien des points de friction, surtout si l'on voulait procéder selon des normes chrétiennes et d'une politique élevée. Situation des esclaves, organisation des *encomiendas* et *corregimientos*, emploi des *tamemes* ou porteurs indiens, réglementation des tributs, statut des caciques, fondation des villages et des villes, organisation du gouvernement, de la justice, de l'Église et du fisc : autant de questions qui requéraient, de la part des gouvernants, la plus grande somme d'efforts, de prudence et d'habileté. A la monarchie espagnole, cette parcelle spirituelle et temporelle de la culture occidentale, il fallait intégrer une société neuve et complexe, où commençaient à se nouer entre ses composants les liens qui devaient former, plus tard, l'entité historique du Mexique.

Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails du problème qui se posait ainsi. Il suffit à nos fins de faire ressortir la nature de cette société au berceau, qui ne pouvait pas être régie suivant une facile routine. Et telle que l'inquiétude humaniste d'un Quiroga ne devait point tarder à trouver l'occasion de s'y manifester.

Le 14 août 1531, il écrivait au Conseil des Indes qu'il fallait régler la vie des indigènes en les réunissant en villages où, «par leur travail et par le défrichement de la terre, ils puissent se sustenter et mener une vie réglée suivant un bon ordre politique par de saintes, bonnes et catholiques ordonnances ; où il y ait et où l'on fasse, petite et peu coûteuse, une maison pour des religieux : ou trois ou quatre religieux qui y auraient la main jusqu'à ce que le temps, donnant aux indiens l'habitude de la vertu, la transforme chez eux en une seconde nature». Il proposait d'édifier un village dans chaque région. Il parlait avec espoir de la simplicité et de l'humilité des indigènes, de ces hommes qui allaient nu-pieds, les cheveux longs, têtes nues, «comme allaient les apôtres». Une fois fondés les villages, il se proposait, avec l'aide de [76] Dieu, «de créer et d'établir une espèce de chrétiens bien droite, comme l'Église

primitive, car Dieu est aussi puissant aujourd'hui qu'alors, et il peut faire et réaliser tout ce qu'il se propose et tout ce que este selon sa volonté».

Peu de temps après avoir écrit cette lettre, Quiroga exposa longuement le programme humaniste, établi sur l'*Utopie* de More, qui devait constituer, à son avis, la grande charte de la civilisation européenne dans le Nouveau Monde.

La Couronne avait chargé la Deuxième Audience de lui envoyer une Description détaillée des provinces et villages de la Nouvelle Espagne. Elle servirait de base géographique et statistique dans la métropole à une répartition générale entre Espagnols d'*encomiendas* à perpétuité. Déjà des *encomiendas* avaient été distribuées à titre de récompense par l'empereur ; mais redoutant la forme qu'en tireraient les juridictions seigneuriales, il ne se décidait pas encore à rendre ses grâces perpétuelles, et conservait à ses répartitions un caractère temporaire. D'où de continuelles et pressantes demandes des conquérants et des colons espagnols, appuyées le plus souvent par des religieux et des juristes. A la Description devait être jointe un avis de chaque auditeur sur l'organisation à donner au royaume.

Le 5 juillet 1532, les membres de l'Audience informaient la reine qu'ils lui envoyaient la Description et le détail statistique du pays et des hommes, conquérants et colons ; aux termes de ce document, la Nouvelle-Espagne serait divisée en quatre provinces ; les auditeurs avaient discuté avec les prélats et les religieux au sujet de l'ordre politique que devrait donner l'empereur afin que le pays se peuplât et se perpétuât ; l'avis collectif et les opinions personnelles des auditeurs et des religieux accompagnaient les autres papiers. Une lettre ultérieure de l'Audience, en date du 17 septembre, annonçait que la navire que portait la Description, parti de San Juan de Ulúa vers la fin de juillet, avait dû revenir au port au début de septembre à cause d'une voie d'eau ; des que l'on disposerait d'un bateau, on enverrait la Description en double, comme le voulait Sa Majesté. Finalement, le 3 novembre, le président Ramírez de Fuenleal écrivait que les licenciés Matienzo et Delgadillo étaient partis pour l'Espagne, porteurs de la Description.

De Barcelone, le 20 avril 1533, la reine répondit à l'Audience : «On a reçu au Conseil, disait-elle, une caisse de bois dans laquelle vous avez envoyé la *residencia* [contrôle de fin de charge] concernant Nuño de Guzmán, les licenciés Matienzo et Delgadillo et d'autres particuliers, ainsi que la Description de cette terre ; on a reçu également les avis particuliers qui accompagnaient le tout, tant les vôtres que ceux de certains religieux et personnages de ce pays, excepté le vôtre, licencié Salmerón, qui es venu ici ; et comme mon seigneur l'Empereur se trouvera en ce royaume au mois d'avril au plus tard (que Sa Majesté arrive heureusement !), on lui en fera longue et particulière relation et il en disposera comme il lui conviendra.» Aussi l'avis personnel de Vasco de Quiroga dut arriver en Espagne dans la caisse de bois reçue au conseil. Ceux de Ramírez de Fuenleal et de Ceynos y furent retrouvés et publiés ; l'écrit de Quiroga non –que je sache du moins.

[77] La perte peut être réparée jusqu'à un certain point grâce aux indications fournies par don Vasco dans une information juridique de 1535.

Son opinion particulière touchant la Description provenait, nous confie-t-il, «comme d'un modèle», de l'excellent plan de république tracé par Thomas More, cet «homme illustre et d'un talent plus qu'humain». Partant du fait que les Indiens, éparpillés et isolés dans la campagne, souffraient de multiples maux et vivaient dans la misère ; qu'il convenait dès lors de les rassembler dans des villes bien policées, «parce que, l'homme isolé, c'est à peine s'il peut assurer sa sécurité, comme à peine peut se suffire, à lui et aux siens, l'homme dépourvu d'arts et d'industries» -il avait cru bon d'inviter le Conseil royal à édicter des lois et ordonnances adaptées à la qualité, manière et condition du pays et des indigènes : lois simples, s'entend, et faciles à comprendre. Il avait donc suggéré celles que lui avait inspirées une lecture de l'*Utopie* de More. Le gouvernement espagnol, pensait-il, avait le droit d'imposer ces réformes bienfaisantes –et la fin qu'il assignait à l'organisation des villes était «que les indigènes [tant eux que leurs familles] pussent se suffire, se perpétuer et se convertir comme il se doit». Donc, bien-être économique, ordre politique rationnel et foi chrétienne. Gouverner la république était un art mixte ; il s'agissait de satisfaire à la fois le temporel et le spirituel ; établir un bon ordre politique et de bonnes relations entre les hommes, n'était-ce pas du même coup détruire à la racine la discorde, la luxure, l'avarice, la paresse, et introduire la paix, la justice et l'équité ? Ainsi Quiroga, comme d'autres génies politiques de la Renaissance, non seulement accordait aux problèmes de la propriété et du travail leur

juste place: il faisait dépendre de leur solution satisfaisante la jouissance des valeurs spirituelles. Et, au seuil du monde moderne, il discernait clairement qu'une société égoïste et misérable ne pourrait pas connaître les douceurs de la paix et de la justice.

Dans son Utopie indienne, les ministres seraient parfaits. Une cité de six mille familles chacune se composant de six à seize personnes mariées –donc, au total, une cité de soixante mille âmes au moins– serait administrée et gouvernée comme s'il s'agissait d'une seule famille. Chaque juré veillerait sur trente familles. Les *regidores* présideraient des groupes de quatre jurés. Il y aurait de plus deux *alcaldes* ordinaires et un *tacatecle*.¹ Les magistrats seraient élus selon la méthode décrite dans l'*Utopie*. Au-dessus de tous, se trouverait un *alcalde mayor* ou un *corregidor* nommé par l'Audience, qui elle-même constituerait au temporel le tribunal suprême. Et dans de telles cités les religieux pourraient instruire un plus grand nombre d'âmes.

Ainsi Quiroga se plaignait en 1535 de ce que son exposé de 1532 eût été négligé, ou du moins oublié par ceux qui durent l'examiner en Espagne. Il n'abandonnait pas pour autant les idées qu'il avait soutenues touchant la vie des Indiens; au contraire, ayant repris ses lectures humanistes, il adressait en Espagne, le 24 juillet 1535, une vaste information juridique; son envoi fut hâté par l'arrivée d'une cédule royale, expédiée à Tolède le 20 février 1534, et qui favorisait les partisans de l'esclavage aux Indes. Avec tout le poids de son savoir juridique, Quiroga s'opposait [78] à ce texte et aux arguments des esclavagistes; en même temps, revenant à la charge, il insistait sur la convenance d'adopter son exposé utopique oublié, auquel il ajoutait de nouveaux et brillants arguments.

Entre sa première lecture de l'*Utopie* et l'Information de 1535, nous dit-il, il avait découvert le récit de Lucien sur les Saturnales, c'est-à-dire sur le thème, si cher aux humanistes, de l'Age d'Or, «tant nommé et loué par tous de notre temps». Jamais, explique-t-il, il n'avait vu ni entendu auparavant ces paroles originales de Lucien, et l'occasion qui les lui fit connaître, comme jadis la *République* de More, l'inclinait à penser que la Providence même les lui avait offertes par bonheur, «pour y mettre le sceau et le point final, et achever d'entendre cette question, à mon sens sin mal entendue, des pays et des hommes, des propriétés et des qualités de ce Nouveau Monde».

Lucien avait été traduit par Érasme et par More, et sans nul doute c'était la version donnée par l'humaniste anglais que connaissait Quiroga: il la cite expressément. De sa lecture il tirait conviction que la Nouvelle Espagne le mettait en face de l'humanité dans sa simplicité originelle capable dès lors de vivre selon l'innocence de cet Age d'Or et les vertus d'une «renaissance Église». Les Indiens n'étaient-ils point bienveillants, obéissants, humbles? N'aimaient-ils point festoyer et boire, se donner du loisir et aller nus, comme les gens qui peuplaient les royaumes de Saturne? Méprisant le superflu, ne jouissaient-ils point d'une grande et libre indépendance de vie et d'esprit? Gens si paisibles, au total, si neufs, si lisses: leur cire était tendre pour tout ce qu'on en ferait. L'Europe, par contre? –Une civilisation de fer, et si loin de la simplicité... Comment y rêver de ce qu'au contraire l'humanité récemment découverte aux Indes était capable de réaliser, puisque n'y proliféraient que la convoitise, l'ambition, l'orgueil, la pompe et les glorioles, les vaines agitations et les cuisants soucis?

La civilisation aura donc pour tâche dans le Nouveau Monde, non d'y transplanter la vieille culture chez les peuples indigènes, mais d'élever ceux-ci de leur simplicité naturelle jusqu'aux buts idéaux de l'humanisme et du christianisme primitifs. Et cela grâce à l'*Utopie* de More, qui offre les lois plus propres à guider cette œuvre enthousiaste d'amélioration de l'homme.

Ainsi, c'est par sa volonté d'appliquer l'idée politique la plus noble de la Renaissance que se distingue le projet de Quiroga; il observe de fort près la vie des Indiens, et il hausse la mission civilisatrice de l'homme d'Occident à un niveau de pureté morale dont il y a peu d'exemples dans l'histoire de la pensée colonisatrice.

Le conseil royal n'accueillit pas mieux l'idée en 1535 qu'auparavant, quand il reçut l'exposé de 1532.

¹ Se réfère à un emploi de l'administration indigène préhispanique.

Quiroga, impatient, s'aidant des Indiens et de ses propres ressources, fonde alors deux villages-hôpitaux qu'il nomme Santa Fé –l'un près de la cité de Mexico, et l'autre près de la capitale du Michoacán-, où l'on puisse faire l'essai d'une nouvelle vie sociale. C'était jeter du lest: mais le programme n'en prenait pas moins racine, enfin, sur le sol mexicain.

[79]Le 30 juin 1535, l'entreprise venait pour discussion au conseil municipal de Mexico; il y fut dit que le licencié Quiroga commença son œuvre «sous couleur et prétexte de créer une maison... de *pater familias*». Les règles de l'exposé de 1532, extraites de l'*Utopie* de More –peut-être modifiées parce qu'il ne s'agissait plus de villes de soixante mille habitants, mais de petits villages- furent transformées par don Vasco en ordonnances pour les hôpitaux de Santa Fé. Il devait expliquer dans son testament qu'il avait fondé les deux villages «étant auditeur de Sa Majesté... en la Chancellerie royale qui se trouve dans la cité de Mexico, et bien des années avant d'avoir reçu aucun ordre ecclésiastique ni aucune rente d'Église...» C'est-à-dire que sa création fut antérieure au fécond labeur qu'il put réaliser en qualité d'évêque de Michoacán: il fut élevé à la prélature en l'an 1537, et c'est alors qu'il put établir de nouveaux hôpitaux dans son diocèse et répandre l'enseignement des métiers parmi les Indiens.

La date à laquelle Quiroga rédigea et mit en exécution les ordonnances des villages-hôpitaux de Santa Fé ne nous est pas connue: le texte, découverte et publié par Juan José Moreno au XVIIe siècle, est incomplet au début et à la fin. On peut seulement affirmer que les ordonnances précédèrent le testament rédigé en 1565.

J'ai comparé l'*Utopie* de More avec les ordonnances de Quiroga dans un livre qui fut publié il y a quelque temps,² et je n'ai rien à ajouter à ce sujet. Il en résulte que les ordonnances, comme le faisaient supposer les affirmations de don Vasco en diverses occasions, traduisirent fidèlement les idées de More, tout en les faisant passer d'une théorie plus ou moins fantaisiste à une application immédiate. Le Chancelier d'Angleterre aurait sûrement appris avec intérêt comment les Indiens du Mexique et du Michoacán vécurent selon son *Utopie*; mais, le 6 juillet 1535, quelques jours avant que l'information de Quiroga eut été écrite, il fut décapité par le bourreau du roi d'Angleterre Henri VIII.

Quiroga institua dans ses villages de Santa Fé la communauté des biens, établit de grandes familles, un système de relais entre la population urbaine et rurale, le travail des femmes, la journée de six heures, la distribution libérale des fruits de l'effort commun selon les besoins des habitants, l'abandon du luxe et des offices qui ne seraient pas utiles, enfin la magistrature familiale et élective. Il survécut de près de trente ans à la fondation des hôpitaux et il suivit l'expérience. Dans son testament de 1565, loin de se laisser abattre ou d'abandonner son idéalisme appliqué, il recommande d'appliquer ses ordonnances et de «ne céder sur aucun point».

C'est ainsi que Vasco de Quiroga, par ses exposés et par ses fondations, donna à la pensée humaniste une orientation américaine inattendue, et ennoblit les relations des Européens et des indigènes par une doctrine toute de générosité.

Transcriptor:
J. Francisco A. Elizalde
México, Frontera Norte.
13 de Diciembre de 2003.

² ZAVALA, *La «Utopía» de Tomás Moro en la Nueva España y otros estudios*, México, 1937. –Voir également, du même, *Ideario de Vasco de Quiroga*, México, 1941.